Mon haleine givrée a pendu sa résille

Où mon souffle ne peut courber une brindille.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Inerte, je languis sur ma couche de glace

Où saisi de froideur, l'amour n'a pas sa place.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Et dans cette fadeur où le néant m'enlace,

Mon cœur en sa candeur dort sous sa carapace

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Et le soir en dérive

Burine sur ma rive

Sa dédicace.

Le choeur des conteurs (ou le récitant)

Le pays s'est vidé de tous ses palatins.

Plus un babil d'oiseaux n'anime les matins

Car le soleil est sombre et les cieux sont maussades.

Les arbres et les fleurs sont fanés ou malades.

L'aube n'arbore plus son scintillant poitrail.

Un opaque portail en cache le vitrail.

Au pont-levis baissé, les blasons sont ternis ;

Les lambris sont jaunis et les parquets vernis

Laissent les champignons pousser entre leurs lattes

Où grouillent les crapauds, où fourmillent les blattes.

Les lustres de cristal sont brisés ou falots.

Sous les plafonds moisis s'égouttent leurs sanglots.

Le parchemin des nuits ouvre ses heures blanches

Où les chauves-souris gravent leurs avalanches.

Dans la combe sauvage un harpail éperdu

Va quémander aux vents tout ce qu'il a perdu.

L'envoûtement retient ce monde sous ses griffes

Pour qu'il soit dépouillé par d'affreux escogriffes.

Le Grand Veneur s'agite en semant la terreur.

De partout retentit, l'écho de sa fureur.

La forêt apeurée où la flore frissonne

Se tait sous les appels de sa trompe qui sonne.

Plus rien n'est épargné par sa férocité

Et son nom fait trembler dès lors qu'il est cité.

Bruits de trompes et de cors dans le lointain. Jappements féroces mêlés aux hurlements des meutes de loups. Une voix anonyme s'élève en fond de scène

Voix de baryton

Ils chercheront en vain, musiciens, mélodistes

Empreints de cette aura désignant les artistes,

Un maestro divin, des instruments sublimes,

Une baguette d'or pour guider jusqu'aux cimes,

La musique rêvée en rimes et couplets,

Quand l'orgue forge l'âme où ronflent ses soufflets.

Mais nul minnesinger, troubadour, ménestrel,

Cornemuseur, corneur n'a le talent réel

Pour apaiser l'effet du cruel sortilège

Et trop peu de leur don n'éclot en florilège

Pour en faire le siège avec sa partition.

Il leur faut pour lever cette malédiction,

Tirer du plus bel art, la plus pure émotion,

Choisir la note juste et d'un trait virtuose,

Par l'interprétation, changer l'épine en rose.

Mais hélas, le brio délaisse les chemins !

Où trouver l'harmoniste et tant d'habiles mains ?

La forêt lointaine bruit de multiples rumeurs. Une fumée bleue s'élève et couronne les futaies. Un sifflotement se mêle aux gazouillis des oiseaux et aux brames des cerfs. Une voix claire résonne sous les voûtes sylvestres.

Ric, voix de ténor

Je suis Ric l'orphelin, le petit charbonnier,

Peinturluré de suie au gré du tisonnier.

Aux essarts et brûlis, je surveille ma meule.

Dessous sa cheminée un brasier rouge feule.

J'écoute les hivers, le vieil arbre qui chute

Mais jamais je n'ai froid, au fond de ma cahute

Car autour du foyer, de nombreux animaux

Sont blottis à mes pieds et soulagent leurs maux.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Perdant ses frondaisons, la forêt geint, murmure.

Il n'est plus de saison pour vêtir sa mouture.

Où le hallier pillé n'ouvre plus ses bourgeons.

Le printemps rayonnant ne met plus sa ceinture.

La source est sans argent, le terreau sans surgeons.

L'automne flamboyant n'a plus d'or en bouture.

L'œil mauvais du sorcier y gèle toute sève.

La rigueur de sa loi s'appesantit sans trêve.

Des soupirs de la haie aux larmes des futaies,

Une faune en chagrin va camoufler ses plaies.

Les splendides brocarts, les tentures d'orfroi

N'ornent plus le manteau du chêne en palefroi.

La primevère est sèche et la frêle anémone

Se flétrit à laisser tous les jours, une aumône.

Jamais plus de chaleur et jamais plus d'été.

La terre ne sait plus sur son globe hébété

Ce qu'un futur serait sans qu'un autrefois fut.

Ric, voix de ténor

Je besogne aux arsins, noir des pieds à la tête

Où les rameaux épais dissimulent leur fût.

Dehors sous mon bonnet sous les autans mauvais,

J'ai toujours du travail sans avoir une fête.

Les nocturnes sentiers où je vais et m'en vais

Se taisent sous mes pas, gonflant ma solitude.

Le charbonnage est dur et mon enfance est rude.

J'aurai besoin d'un père à m'aider au labeur.

Il me manque ma mère et je n'ai pas de sœur.

De plus, le Grand Veneur a tué tous mes frères.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Damné soit ce dernier de forcir nos misères,

Par sa méchanceté, d'esclavager nos terres,

De nous ôter un roi magnanime et clément,

Une princesse ayant le plus bel agrément,

Une reine attentive à montrer sa noblesse,

A veiller au bonheur de son peuple en liesse !

Sous un joug féodal, l'horrible magicien,

Sans scrupule ou vergogne accapare nos biens.

Hoquetons, bottillons, chausses de violettes,

Capelines de jade au cou des pâquerettes

N'habillent plus le corps d'un Eden trépassé,

Antique thébaïde à l'essor terrassé

Ric, voix de ténor

Je suis abandonné mais fait solfier les braises.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

La crémaillère luit où le feu prend ses aises

La solive craquette au fronton du buron.

Les tisons vermillon s'égaient, joyeux lurons.

L'élytre des grillons bat sur la charbonnette.

Le coquemar siffleur bout dans la maisonnette.

Les bêtes au dehors, en cercles enchanteurs,

Gardent la clairière et ses oiseaux chanteurs.

Ric, voix de ténor

Ils sont tous mes amis, ma force et ma famille,

Un battement de cœur au cœur de la charmille.

Mais mon pays végète en son plaid funéraire.

Je dois pour le guérir me montrer téméraire

Et lui faire écouter ce concert prodigieux

Qui le fera renaître en astre sous les cieux.

Ric et le chœur des amis

Des bruits, organisons l'ordre et la tessiture

Et de leurs vibrations, retraçons l'écriture.

Jusqu'au double contre-ut, poursuivons notre but

De l'appogiature, adoptons la sculpture.

Façonnons bien cet art pour qu'il soit un sauveur

Et notre alacrité reprendra sa saveur.

Ric, voix de ténor

Aidez-moi, mes amis, dans le fouillis sylvestre

A choisir nos joueurs, à monter notre orchestre.

Je serai votre guide et votre maestro.

Travaillons de concert. Nous ne serons pas trop.

Servons-nous des effets d'un bon contrapontiste,

Mêlons au vielleur, l'harpiste et le flûtiste.

Imitons Amphiôn et nous triompherons ;

C'est notre mère Gé que nous délivrerons.

Le Grand Veneur verra de quel bois je me chauffe.

Tirons de son esprit, la bile qui l'échauffe.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Le symphoniste, seul, possède la raison,

Le savoir et le son pour vaincre son poison.

Ric, voix de ténor

Parcourez les humus, la ramure et la branche.

Explorez les vallons où le coucou s'épanche.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

La manécanterie a ses chœurs dans les nids.

Soyons prompts, diligents, dans le secret, unis.

Ric, voix de ténor

Assemblons les tambours, clavecins, clarinettes,

Les violons, les cors, les altos, les trompettes.

Le chœur des conteurs : (ou le récitant)

Basses et barytons, ténors, rejoignez-nous.

Tous ensemble

Gens de plumes et poils, soyez au rendez-vous.

En réponse aux vœux de Ric, un choeur au sein de la forêt s'élève. Sons de hautbois et de mirlitons.

Le chœur de la forêt

Entre nos troncs aux mille échos,

Nous propageons tous les arpèges

Et tout s'accorde et tout s'agrège

Sans dissonance et sans accroc.

Il n'est pas de cacophonie,

Ramdam, boucan, raffut, vacarme,

Pas de couacs dessous les charmes

Mais tous les tons d'une harmonie.

Tohu-bohu, charivaris,

Tous s'ordonnent dans les pâquis.

De la gorge au ravin, de l'orée à la plaine,

Fifres et tambourins diffusent leur rengaine.

De la bauge au terrier, des nids aux rabouillères,

Cris et chuchotements avivent l'atmosphère.

Ils exhalent des sons où flottent longuement,

Une polyphonie hélant le firmament :

Les pincements d'écorce et l'appel des hautbois,

Les grincements de l'arbre aux coups du becquebois,

Les soupirs de la feuille et ses embrasements.

Tout évoque la vie impétueusement,

Répétant comme un voeu l'incantation des druides

Quand tintaient les grelots des guis aux brins languides.

Notre philharmonie au bord de la clairière

De chaque empan jaillit et rompt toute barrière.

Les amis de Ric s'égaient dans la nature. Ils sont les recruteurs et les rabatteurs du futur orchestre symphonique.

Le chœur des amis

Courons, courons et faisons vite.

Du brave Ric, suivons l'invite.

Cherchons, fouillons, jugeons, trions.

Dénichons le génie, éludons l'histrion.

D'une mission bénie,

Soyons les embryons.

Courons dessous la pluie

Et changeons l'horizon.

Il n'est pas de poltrons

Contre la tyrannie.

Allons, quêtons… vivons,

Contre la tyrannie,

Il n'est pas de poltrons.

Leur chant grandit et retentit dans la forêt. La voix de Ric encourage ses messagers.

Ric, voix de ténor

Allez, allez, braves amis.

Courez, cherchez et ramenez

Les claires voix des agamis.

Choisissez bien. Ayez du nez !

Prenez des bois, prenez des prés,

Le timbre gai de la naissance,

Le rythme frais de l'espérance

Et désaimez les froids cyprès.

Le chœur des amis reprend en s'éloignant

Allons, allons, par les sentines

Dans les vallons et les gâtines,

Fouillons dans l'ombre et le couvert,

Cherchons la pie et le pivert.

Où la rosée offre ses perles,

Allons convaincre un clan de merles.

Du serin, du pinson agitant la ramée,

Ecoutons du sous-bois, l'aria tant aimée.

Où la forêt n'est plus qu'un sépulcre de givre,

Il faut nous réjouir et jouer pour survivre.

Montrons de la constance et montrons du courage

Et des airs prisonniers, nous ouvrirons la cage.

Ric demeure seul avec quelques animaux blessés ou trop vieux, autour d'un grand feu, qui fait un cercle rouge dans l'obscurité et le brouillard. Le silence s'abat. On entend que le crépitement des flammes. Ric s'interroge

Ric, voix de ténor

Ils sont partis. Reviendront-ils ?

La lune pleure entre ses cils

Et les jours entre les brouillards

Sont des fuyards sous les foyards.

L'oiseau-trompette et l'oiseau-lyre

Habitent loin, louant Palmyre.

Tant de déserts et tant de fleuves

Sont à l'audace autant d'épreuves,

Mais leur bravoure est sans limite.

On les admire ; on les imite.

A noble quête, il faut du temps.

On vous attend. Revenez vite !

L'ensemble des présents

On les attend pour une suite.

Fin du premier acte

Acte II

Le rideau se lève. Nous retrouvons Ric au même endroit devant sa hutte entourée du même cercle d'animaux. Le feu se consume au milieu d'un imposant tas de cendres. Ric s'inquiète dans le silence glacé.

Ric, voix de ténor

Quand l'instant se confine aux mêmes longitudes,

Chaque moment s'exprime en mornes habitudes.

L'indécision s'arrime au temps paralysé.

La clepsydre s'assèche où s'éteint l'alizé.

Chaque habitant se terre en reclus, en ermite

Dans des couvents ruinés que le bourdon visite,

Où l'ourlet de l'attente est comme un lourd sarrau

Qui viendrait obscurcir un limpide carreau.

Au loin, une clameur atténuée grandit, enfle, prend possession des lieux.

Ric et ses amis restés

Quelle est donc cette immense rumeur
Qui s'installe dessous la ramée ?
Elle vient semble-t-il d'une armée
Dont chaque arbre transmet la clameur.
Par le vieil orme au cou difforme,
Quelle fougue et quelle vigueur !
Pas d'épervier, pas de veneur
Mais des amis en foule énorme.

Sortant de tous les côtés, des bêtes de robe et de plumes apparaissent à l'orée dans un chahut indescriptible

Le chœur des arrivants

Nous avons surmonté les dangers, les embûches.
Nous avons pris des coups et ramassé des bûches.
Mais nous sommes venus nombreux et décidés.
Des frêles apidés aux fringants équidés,
Tous, nous voulons t'aider. A vaincre la magie,
Nous allons consacrer toute notre énergie.
Ordonne et nous ferons. Soyons à ton côté
Pour promouvoir ce legs : ta générosité

Ric, voix de ténor

Sachez que vous avez tous ma reconnaissance,
Pour votre enthousiasme et pour votre présence.
Mais nos agissements devront être occultés.
Nous testerons, cachés, toutes vos facultés.
Chacun de vous pourra profiter de sa chance,
Pour démontrer ses dons en toute convenance.

Dans un havre discret, sains et saufs, détendus,

Tous en sécurité, vous serez entendus.

Où le torrent grondeur malmène la montagne,

Où ceint d'une moraine un lac paisible stagne,

Une caverne s'ouvre et dans ses profondeurs,

Nous pourrons exprimer tous les ferments frondeurs

En travaillant ensemble et dans la discipline,

Restituer cet hymne où l'âme se décline.

Le décor. Une immense caverne en forme de cathédrale s'ouvrant sur la forêt et le lac. Aux cascades des eaux se mêlent le tintement de cristal des gouttes alcalines. Ric et les animaux s'installent dans cet espace aux sonorités décuplées.

Ric, voix de ténor

Nous voici réunis sous ce dôme éternel

Pour prononcer ensemble un serment solennel.

Devant la majesté des orgues de basalte,

Ecoutons le tempo que la nature exalte.

Elle montre comment elle rompt lentement,

Inexorablement, tout asservissement.

Goutte à goutte, le temps affine les calcaires.

Façonnons les moyens de chasser les sicaires.

Brisons la triste tour de nos confinements.

Redonnons à l'amour tendresse et sentiments.

Faisons notre devoir – Favorisons la chance.

Prêchons la liberté. Sans elle, quel silence

S'entoure de nuisance et vit d'étouffement !

Compagnons, évitons, l'ensevelissement.

L'ensemble des présents

A la noire magie

Opposons le génie,

Boutons la vilenie,

Quittons cette avanie.

Au-dessus de nos têtes,

Au-dessus de ces voûtes,

Voyez s'enfuir les doutes

Et revenir les fêtes.

Ric, voix de ténor

Faisons vibrer enfin ces merveilleux accords

Plus haut que tous les murs des sombres forteresses,

Plus forts que le destin, nos trompettes et cors

Dispenseront partout l'élixir des ivresses.

Installons-nous ici et que chaque soliste

Avec brio s'exprime et s'ajoute à la liste.

Je vais auditionner et procéder au choix.

Que chacun se prépare au rôle qui lui choît.

Donnez-nous le meilleur. Faites oublier l'heure.

Soyez persévérants à tenir la gageure.

Nous verrons de nouveau se lever une aurore ;

La princesse sourire au peuple qui l'adore.

Ce miracle sera le fruit de votre main

Et l'oracle me dit que nous vaincrons demain.

L'ensemble des présents

Il nous faut simplement de la bouche et des doigts

Interpréter ces sons qui nous rendront nos droits.

A l'esse des stradivarius,

Chassons tous les olibrius.

Les violons versant leurs larmes

Seront la force de nos armes.

Nous sommes les sujets d'un règne de contrainte.

Où nous savions aimer, il nous reste l'étreinte.

Déchirons nos pourpoints pour coudre nos drapeaux.

Nous les ferons claquer au vent de nos pipeaux.

Allons nous affranchir de cet état morbide.

Abrégeons les méfaits de ce pouvoir sordide.

Ric, voix de ténor

A vous entendre, je m'apprête.

Ce qui nous parle s'interprète

Et cet opus, par vous appris,

Qu'il soit fécond dans vos esprits.

Chacun se présente à Ric et propose ses talents :

Le rossignol

Je suis le rossignol.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Un ténor espagnol.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Je tiens la clé de sol.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

J'ignore les bémols.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Dansons la farandole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Même la carmagnole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Ou bien la barcarolle.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Je suis un peu frivole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

J'aime la gaudriole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Je pleure et je rigole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Mais quand mon chant s'envole,

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Le rêve a la parole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Ric, voix de ténor

Don Rossignol à l'espingole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Ric, voix de ténor

Juste un peu moins de gloriole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Ric, voix de ténor

Au bel canto, au portando.

L'entourage

Oh, oh, oh, oh !

Ric, voix de ténor

Soignez bien votre do ; pour briguer les bravos

L'entourage

Oh, oh, oh, oh !

La mésange

Je suis une mésange

Et je vis dans la grange.

En vol, je zinzinule

Et bleue au crépuscule

Où l'infini se range,

Je chante et je circule

Sur un nuage orange

Lorsque tintinnabule

Sous mon aile en losange,

Une clochette d'ange

Quand le soir déambule.

Ric, voix de ténor

Belle mésange à la voix claire,

Vous êtes faite pour nous plaire.

Rejoignez donc cet hidalgo

Sans succomber au vertigo.

La fauvette

Je suis dame fauvette,

Une passerinette,

Vive, agile et légère.

Aux sylves bocagères,

Je ris et je gringotte

Et fait vibrer ma glotte

Avec la rousserolle

Et ma sœur l'effarvatte.

Nous nous fendons la rate

Quand une casserole

Se pointe à l'opéra

Devant les petits rats

Aux tutus en corolle.

Nous sommes sopranos,

Timbre de la nature

Et la colorature

Sied bien aux pianos.

Ric, voix de ténor

Vous, les passerinettes,

Au cœur de midinettes,

Vous avez mes éloges.

Rejoignez donc vos loges.

La tourterelle

Douce tourterelle,

Tendre demoiselle,

Je n'ai pas d'amant

Car je suis fidèle,

A mon cher aimant.

Langoureusement,

Nous chantons ensemble

Quand nous rencontrons

De gentils pigeons

Sous l'auguste tremble

Où le soir rassemble

Autour des pignons

Quelques lumignons

Ric, voix de ténor

Une ballade est éternelle

Quand vous poussez la villanelle

Et la plus noire des ruelles

Va s'éclairer comme chandelles

Où votre présence galante

Va renforcer la goualante.

Le perroquet

Je suis le perroquet.

J'ai souvent le hoquet.

A l'envi, je répète

Tout ce que l'on me dit.

J'imite la trompette

Du dimanche au jeudi

Et puis la clarinette,

Vendredi, samedi

Pour les vertes mirettes

De dame papegai.

Je suis drôle et je suis gai.

L'ami des pipelettes.

Je serai le cornette,

Du rire et l'estafette

Du lanlaire qui pète

En faisant des claquettes.

Ric, voix de ténor

Vous êtes sans doute homme orchestre,

Une sorte de vaguemestre

Distribuant les allégros

Aussi bien que les rots.

Mais dans toute parade,

Il faut des pétarades.

Ne restez pas en rade,

Camarade.

L'hirondelle

Je suis l'hirondelle

Qui fait le printemps.

Et souvent, je tends

Un ver vermicelle

Par dessus mon nid

Pour que mes petits

D'une ritournelle

Fassent gazouillis

Dessous la tonnelle.

Ric, voix de ténor

Fort bien, Dame Hirondelle,

Par votre cantilène,

L'aronde est dans la plaine

Et le rondel, dans la venelle.

La colombe

Gravant une églogue,

Colombe, j'écris

Tout ce que les cris

Signent d'épilogue.

Sous ma blanche ombelle,

Glissant sous le vent,

Au soleil levant,

Je frôle Cybèle,

Pinçant son rebec

Avec dans mon bec,

L'olivier si frêle

Pour que l'épervier

Acceptant ce gage

Fasse moins carnage

Du faible gibier.

Ric, voix de ténor

Aux albes lys de vos dentelles,

Votre berceuse est sage.

Et diffuse en message,

Les valeurs immortelles

D'un humain paysage.

Venez trisser pour notre usage,

Leurs triolets en tarentelles.

L'ensemble des petits chanteurs

Nous sommes les petits de toutes les couleurs,

Les pinsons, les pipits, colibris et serins,

Les piafs et les pierrots, pépieurs, roucouleurs ;

Les friquets des gaulis, les jaunes tisserins.

Nous formons des smalas d'une humeur baladeuse

Délivrant nos émois à la bise émondeuse.

Nos innombrables chants enchantent mille nuits

Le petit peuple vit quand il fait plus de bruits.

Tiercelets et faucons pèlerins, crécerelles,

Nous chicanent souvent et nous cherchent querelles

Quand l'aigle suzerain planant silencieux,

Nous lorgne avec dédain, d'un oeil prétentieux.

Mais nous sommes nombreux où l'aube nous appelle.

Epousons votre cause et sa saga rebelle.

Acceptez dans vos rangs nos duvets panachés

Et les plumets crêpés de nos fronts harnachés.

Ric, voix de ténor

Nombreux amis des canzonettes,

Accompagnez nos épinettes,

Chants grégoriens ou chants profanes,

Des zéphyrs et des tramontanes,

Vous portez au vent des chabrettes,

Toutes les verves occitanes.

La perruche

C'est moi, lady perruche

Sollicitant mon tour.

Devant vous, je me juche

Dans mes plus beaux atours.

N'étant pas une autruche,

J'ai du répondant, croyez-moi.

Tout le contenu d'une cruche

Saurait moins s'épancher que moi.

Avec mes cousins, les loris,

Nous éclatons de tous nos ris,

Aux gags de nos frères les jacques,

Bigarrés dessous leurs casaques,

Huppés et cajoleurs, hâbleurs et chahuteurs,

Secoués de bonheur.

Ric, voix de ténor

Pour le bagou, Dame Perruche,

Vous faites l'abeille et la ruche.

En tirelis et tralala,

Vous n'oubliez jamais le la.

Colifichets et fanfreluches,

La fantaisie en falbalas

Fait tout l'attrait des coqueluches.

Les geais

Nous sommes la troupe des geais

Plus chamarrés que noirs ou jais,

Mais amateurs de jazz, on jase.

Arlequins en habits de pékin,

On fait du rock et du folklore.

On voyage et l'on se colore

A ce qui swingue avec entrain,

Pour qu'un refrain mène grand train.

Ric, voix de ténor

Messieurs les Geais, us et coutumes,

Aux musiciens dictent costumes.

Smokings, jabots et dominos,

Soyez parés, comme les mots

Qui font qu'un livre a de la plume.

Un trio de batteurs

Retrouvons vite les fréquences

Des ra, des fla pour nos cadences.

Un sextuor de cornettiste

Couvrons les glas et les tocsins

De tous nos cuivres et buccins.

Un bagad

Activons-nous à la bombarde,

Aux bombardons, à la guimbarde.

Des cymbaliers

Tapons les balafons, hochons les carillons,

Ressuscitons aux champs les criquets, les grillons.

Ric, voix de ténor

Que les dix cors avec leurs hardes

Dressent hautbois et hallebardes.

Barrissez, barétez, les puissants éléphants,

Embouchez l'hélicon, gonflez les olifants.

L'ophicléide entre vos trompes,

Soufflez en l'air fastes et pompes

Et vous, les canaris, flûtez de vos larynx,

Sifflez aux flageolets, avivez la sirynx,

Faites babiller Pan. Prenez à vos écharpes

Des cordes pour vos luths, vos lyres et vos harpes.

Des tambourineurs

Allons tambouriner au gré des galoubets

Et la mer dansera sous les pieux des carbets.

Un octette de violoncelliste

Auprès du cercle d'or où le feu tend ses orbes,

Fixons aux chevilliers, les fils de nos théorbes.

Ric, voix de ténor

Qu'au pied de ces piliers s'alignent les trombones

Pour donner la réplique aux bouillants saxophones.

Des percussionnistes

Nous ferons retentir les gongs et les bassons.

Sur les peaux, fouaillons, cognons et tabassons.

Que timbales, tambours se mêlent aux cymbales

Puis comme après l'orage on perçoit les cigales,

Que tintent les marteaux frappant les vibraphones

Et les rires nacrés jaillis des xylophones.

Ric, voix de ténor

Holà ! Messieurs les Paons. Pas de criaillements.

Votre roue est voyante en ses éraillements.

De plus, ces graillements du côté des corneilles

Valent bien ces glouglous qui vident les corbeilles.

Que dire encore de ces gras croassements

De corbeaux enroués ; de ces jacassements

Incessants de Margot. La caille qui carcaille

Et les jars cacardant où le poulier couraille.

Les canards nasillards, les poulets piaulants,

Les perdrix cacabant, les butors violents,

La grise sarabande où chouettes, chevêches

Holent tous les harfangs nocturnes et revêches

Pour une bacchanale où les chuintements

Bouboulent effrayants sous les ululements

D'une effraie appâtée aux leurres des frouées.

Ce hourvari ne peut qu'inspirer les huées.

Je ne puis en l'état tous vous sélectionner.

Hélas ! Je suis contraint de vous démissionner.

Veuillez m'en excuser. La tâche est délicate,

Ardue et difficile à mener dans la hâte.

Il me faut écarter buffles et meuglements,

Le chameau qui blatère en ses égueulements,

Eliminer la grogne avec les clabaudages.

Rayer les bêlements, sceller les bavardages,

Tous les coassements et les mugissements,

Tous les grommellements et tous les cancanages.

Rattrapons ce vécu que l'oubli dévalise.

Composons le prélude et que se réalise

L'avènement voulu d'un chef-d'œuvre absolu.

Les exclus

Nous sommes mécontents et voulons notre place.

Pourquoi nous empêcher de sauver notre face ?

Ric, voix de ténor

On ne peut demander aux poissons de marcher.

Tous les soldats d'un corps ne sont pas des archers.

Parce que braire aux prés, ce n'est pas raire aux landes.

Vous apprendre à jouer renverrait aux calendes.

Assez parlementé ! Mettons-nous au travail.

Finissons ces audits. L'ouvrage est sur le rail.

Les sélectionnés

Nous sommes impatients de commencer nos gammes.

Des fils du libretto, décortiquons les trames.

Ric s'adresse à l'ensemble des sélectionnés

Ric, voix de ténor

Maintenant, mes amis, mettez vos instruments

A mon diapason, avec mes compliments.

Que la musique vienne éclairer notre monde

Et l'autiste lui-même escorter notre ronde.

Allons, mettez-vous ci. Aussi, placez-vous là.

Je suis là ! Regardez ! Je vous donne le la !

Attention, commencez. Partez à la seconde.

D'abord fortissimo. Ensuite amoroso,

Reprenez sforzando, puis en arioso,

Revenez tenuto. Observez ma baguette.

Affermissez le bras. Ecoutez vos archets

Fleurer comme une eau vive aux lestes ricochets,

Un effluve au parfum subtil de cassolette.

Reprenez ce passage et soyez attentifs.

Je vous demande aussi d'être plus inventifs.

Nous devons savourer les notes que vous faites,

Rondes, noires, blanches, il me les faut parfaites.

Ecoutez votre cœur et nous réveillerons

Ce royaume endormi que nous accueillerons

Comme jadis faisaient les brillantes fanfares

Dont les flonflons croissaient en joyeux tintamarres.

Mes amis, répétons sans cesser nos efforts

Et comme à Jéricho pour abattre les forts,

Nos trompettes feront entendre leurs mesures.

Ne nous arrêtons pas. Ponctuons nos césures.

De ce silence d'or qui prélude au réveil,

Activons cet éclat qui prévaut au soleil

Et cet enchantement qui donne à la nature

Tout son épanchement de riche devanture.

Le tonnerre d'été prépare les moissons.

Saisissez vos saxos, cuivres et percussions.

Que s'éparpille au ciel, la belle vocalise.

Que seule l'excellence, avec vous, rivalise.

Avec vos violons, trissez et grisollez.

Par la corde au sillet, charmez, affriolez.

Vous ferez se lever une force inconnue

Si vaste que le rêve en chevauchant la nue

Portera sans entrave au fief de l'agresseur,

Ce glas sonnant la fin d'un régime oppresseur !

Tous ensemble

Nous sèmerons la joie aux cris des orpailleurs

Pour que vivent les jours et s'effacent les nuits.

Ainsi ressortiront aux margelles des puits,

Les feux follets cachés, pour des instants meilleurs.

Ric, voix de ténor

Tous les mois écoulés, riches d'une prouesse

Révèlent votre amour à montrer votre adresse.

Vous savez maîtriser vos voix, vos instruments,

Pour, dans cette caverne et par ses truchements

Rendre au soir, une tresse, au levant, sa tendresse.

L'éveil en boute-en-train, aux aubades, s'astreint.

Déjà, la terre vibre et le joug se restreint.

Le moment est venu de tourner ce chapitre.

Pour une ultime fois, devant votre pupitre,

Faites qu'un monde gris, découvre enfin l'azur,

Celui que nos écus, mettrons dans un ciel pur.

Notre discours prendra ses élans mélodiques.

Pour combattre l'accent des laïus despotiques.

Dans les antres obscurs remplis de spadassins,

Que s'émousse le fer des frustres assassins

Sur l'affectivité d'un lamento de croches

Capable d'attendrir la plus rustre des roches.

Allez, faites en sorte

D'enfoncer cette porte

Où tout un peuple est clos.

Fluides comme les flots

Au vent qui vous exhorte,

Vous ceindrez d'une eau-forte

Le sens profond des mots.

Fin du deuxième acte

Acte III

Ric et les éléments composant son orchestre se dirigent vers le château du roi où tous dorment sous le sortilège du Grand Veneur.

Tous ensemble

Le jour est advenu de quitter ce refuge,

De tenter l'aventure et d'affronter la peur.

Ce pays a besoin d'abjurer sa torpeur.

Nous avons la méthode avec le subterfuge !

Rendons-nous au château, privé de sa noblesse.

Ressuscitons ce goût des plaisirs raffinés.

Les béotiens brutaux, réduiront leur rudesse

Au filtre novateur des esprits affinés.

Que tous les Amatis larguent leurs assonances

Afin de conjurer l'attraction des enfers.

Que nos objurgations abolissent les fers

Et musellent ce gouffre hanté de dissonances.

Si nous avons été taillables, corvéables,

Il nous faut reconnaître avoir été trompés

Quand s'imbibent de sang, aux confins estompés,

Suaires et linceuls aux draps désagréables.

Ces temps sont révolus. Les ladres en affaire

De notre condition détournent leurs regards,

Prônant la cécité pour ignorer nos arts.

De leur vénalité, nous voulons nous défaire.

Ecoutez au lointain quand le Grand Veneur chasse !

Sa hargneuse harangue excite les bourreaux.

Quand survient l'hallali, les couteaux aux fourreaux

Sortent pour dépecer le cerf et la bécasse.

Le dogme est corrompu, la doctrine est néfaste.

Le pouvoir s'avilit au chevet de l'argent.

Dépravé, suborneur et du vice, l'agent,

Il est le plus sournois à briller sous le faste.

Lassés de la souffrance et de l'hypocrisie,

Notre quête en motets, réécrira l'honneur.

Ensemble, fraternels, partageons ce bonheur

D'épurer le cosmos par une symphonie.

L'équilibre en sera rétabli sur l'abîme.

L'anche au souffle vibrant changera le climat.

Des sons de liberté feront échec et mat

Au népotisme outré vivant de notre dîme.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Sortant de la caverne en imposant cortège,

L'effervescence avance et bruit comme un torrent.

C'est comme une supplique aux lèvres d'un orant

Sollicitant l'appui d'un lare qui protège.

Ric et son entourage

Nous voici parvenus, sous l'œil des canonnières,

Aux créneaux dégarnis, des arbalétriers.

Aux portails délabrés, hussards et destriers

Ne montent plus la garde entre les caponnières.

Ainsi, l'oubli les mène où sombrent nos mémoires !

Quelle divinité faudra-t-il susciter

Au cœur des profondeurs pour les ressusciter

Et quelle évocation tirer des vieux grimoires ?

Nous n'avons plus besoin d'exorcisme et de prêtres.

Acceptons de combattre et d'être enfin plus forts.

De ces murs assoupis, prenons les contreforts.

Si la herse est baissée entrons par les fenêtres.

Ric, voix de ténor

Convergeons au donjon, occupons l'échauguette,

Investissons les tours de ce palais déchu

Et ce coma profond dans lequel il a chu

Disparaîtra d'un coup, au gré de ma baguette.

Tous ensemble

Voyons autour de nous, l'ombre des feudataires.

Du leude à l'antrustion, vassaux de tous les bans,

Ils sont demeurés là, en coiffes et rubans,

Même les cavaliers, même les mousquetaires.

Ric, voix de ténor

Le sorcier ulcéré jette ses anathèmes.

Ecoutons le ressac, repousser les écueils.

Il a de l'expression où puiser nos recueils

Et ses variations pour en broder les thèmes.

Tous ensemble

Nous allons ébranler cet absurde système.

Nos divins concertos, soudain réanimés

Feront valser la fée aux dolmens décimés

Soutirant au Veneur, l'injure et le blasphème.

Nous devrons affronter son humeur meurtrière.

Il nous opposera, ses arguments vengeurs.

Il voudra nous faucher de ses bras vendangeurs,

Nous vouant à subir sa morve guerrière.

Mais nous puisons la foi aux racines des chênes.

En buis de nos forêts, il nous faut notre roi,

Juste, bon, exemplaire et notre désarroi

Vient du peu de mordant à démailler nos chaînes.

On nous a consumé de tâches insipides.

Notre opprobre a suivi des chemins raboteux.

Nous avons transpiré sous des frocs loqueteux,

Puis, nous avons fourbi nos forces intrépides.

On se dresse, on sursaute, on s'excite au courage.

La désapprobation a ridé notre front.

Nous levons un visage aux crachats de l'affront,

Vains traités, maltraités, injustice et bourrage.

Il nous fallait plier aux vagues orageuses

Et nous éparpiller sous l'assaut des autours

Puis, nous avons troué les vaporeux contours

Des brouillards cotonneux, des brumes voyageuses.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Il fallait un grand ciel pour une grande étoile.

Si filante soit-elle au zénith flamboyant,

Elle indique au nadir, un soleil festoyant

Dont il faut dégager, pour l'avenir, le voile.

Sortant de son cocon, quittant sa chrysalide,

Une lueur poindra pour hisser l'horizon

Et comme un papillon, désertant sa prison,

Elle ira colorer ce vaste écran livide.

Ric, voix de ténor

Installons sur le mail, tout ce qui sonne et tonne.

Confions aux shamas, les vînâs et sitars.

Cors anglais et bassons, vous serez bien les stars

Pour soutenir les luths quand le cistre frissonne.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Que la scie associe à l'extase infinie,

La nymphe Polymnie au ruisseau se mirant.

Poétesse et vestale, aux ondes, s'admirant,

Elle se pare au bain, des bijoux d'Uranie.

Ric, voix de ténor

Nous ferons s'écouler en ces lieux solitaires,

Des rus de chlorophylle en lumière et verdeur

Et nous arracherons les masques de laideur,

Hideusement crochés, aux us totalitaires.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Nul ne sera cloué sur le fond d'une tombe

Et les yeux décillés, lavés, écarquillés,

Ouverts sur des jardins enfin démaquillés,

Pourront voir s'élever l'espoir sans qu'il retombe.

Ric, voix de ténor

Allons nous mettre en place

Et prenons possession

Par une rotation

De ce triste palace.

Comme un roulis de vague

Surviendront les bassons,

Un roulement de sons

Quand l'océan divague

Et va jeter les thons

Aux filets des madragues.

De leurs chatons, les scarabées

Mettront dessous les frondaisons

La rutilance des abées

Et toutes les mortes saisons,

Moissons et fenaisons passées

Ne seront plus robes fanées

Pour un gibier sans venaison.

Allons dissiper les nuages

Et mettre un terme aux abjections.

Nous avons tous des objections

Pour en gripper tous les rouages.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Là-bas, dans le repaire où gîtent les barbares,

La plèbe s'encanaille avec le mauvais goût

Vivant sur la charogne et ses odeurs d'égout

Comme des poissons morts sur de vieilles gabares.

Les peaux des animaux s'étalent sur les dalles.

Sous les os rabotés aux lames du rasoir,

Le sang sourd, abondant, comme d'un arrosoir

Et s'écoule en séchant sur les pavés des salles.

Le Veneur se prélasse au milieu de sa troupe

Vociférant parfois sans motif apparent.

Le diable en sa géhenne est sans doute un parent

Qui vient de temps en temps s'abreuver à sa coupe.

Le Veneur, voix de basse

Quelle est donc la rumeur qui survole les cimes ?

On voudrait me trahir et me déposséder ?

Qui oserait venir pour me faire céder

Ou bien me reprocher mon quota de victimes ?

Je veux en libation boire le sang de l'homme

Et m'en repaître à soûl. Qui voudrait contester

Ce droit que j'entretiens : me faire détester

Et rebâtir l'enfer de Gomorrhe et Sodome.

Je perçois le chahut d'un tollé qui m'honore !

Quels sont ces impudents venus me provoquer ?

Quels dieux munificents sauront-ils invoquer

Pour troubler ce sommeil de leur frasque sonore ?

Baissez le pont-levis, que ses chaînes frémissent.

Avec célérité, nous allons constater

D'où vient cette musique et s'il faut mandater

Quelques nervis zélés pour que ces fous gémissent.

Hurlez, grincez, crissez, drainez l'apocalypse.

Trabucaires, frappez boucles et baudriers.

Faites plus de dégâts qu'un rush de sangliers

Pour que chaque manant s'ébaubisse et s'éclipse.

Des têtes tomberont sous la colichemarde.

Qui brave mon courroux se résigne à périr

Et son trépas survient sans autre coup férir,

Ma simple apparition promettant la camarde.

Allez mes spadassins. Répandez la panique.

Echarpez l'insolent. Nous sommes des larrons.

Nous avons remplacé noblesses et barons

Et couché les blasons dessous leur damaltique !

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Il était une fois, un pays de légende

Avec d'heureux sujets, des chevaliers, des preux.

Mais pour la valetaille, un ramassis de gueux

A mis au pilori l'honneur qu'il vilipende.

Le Grand Veneur, voix de basse

Foncez mes argousins. Je veux voir leur dépouille

Etre dilacérée aux kriss des nécromants.

Ils seront impuissants contre mes talismans

Et leurs chairs bailleront au taillant qui les fouille.

Je n'ai besoin d'aucun trouvère,

De pastoureau, de ménestrel.

Une tenson que je révère

Est un duel toujours mortel.

L'ensemble des brutes

Aggravons le saccage et montrons-nous cruels.

Le Grand Veneur, voix de basse

Nous n'avons pas besoin de ces joueurs de flûtes

Pour nous apitoyer aux souffrances du cœur !

Accentuons la ruine et massacrons-en chœur

Afin de promulguer l'avènement des brutes !

L'ensemble des brutes

Nous aimons le carnage et l'âpreté des luttes.

Le Grand Veneur, voix de basse

Au cours de cette nuit, sous son masque impavide,

Ils seront à merci de mes reîtres vainqueurs

Et sur leurs corps défunts, les sarcasmes moqueurs

Feront taire à jamais la rêveuse Sylphide.

L'ensemble des brutes

Tuons sauvagement pour propager le vide.

Ric, voix de ténor

Amis, dépêchons-nous. Dans cette vastitude,

J'attends que de nouveau chantent d'autres refrains.

Nettoyons la grisaille, astiquons les étains,

Mettons de la lueur sous cette platitude.

En cette nécropole aux êtres immobiles,

Placez-vous, musiciens. Dans ce décor spectral,

Quand s'abattra mon bras, d'un geste théâtral,

Libérez vos émois en accents volubiles.

Livrez vos sentiments et notre troupe aux faîtes,

Répandra son écho plus magnifiquement.

Nous n'avons rien à craindre et pacifiquement,

Nous ferons tête et front, à toutes les tempêtes.

Le chœur des amis

Nous ferons tête et front, à toutes les tempêtes.

Ric, voix de ténor

Taïaut le vénéfice et sus à ses complices !

Nous allons conjurer toutes inhibitions.

Les néfastes effets des fiels et des malices

Seront éliminés par nos incantations.

L'âme a besoin de chants pour sa satisfaction.

Ne pas le reconnaître est porter un cilice.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

La lyre prend sa vie à l'ivoire du plectre.

Par cet adoubement, volition et savoir,

Sous l'aura d'un métier, recouvrant notre avoir,

Chacun deviendra roi, possesseur de son sceptre.

Au silence glacé des arches ancestrales,

Que la musique soit en son halo diffus.

Les canons reposés épousent leurs affûts.

Ils ne sont plus en bronze et crachent des pétales.

Chacun de nous a pris la plus ferme attitude.

Nos pavois, Majesté, vous rendront la raison

Et nous, gens de misère aurons notre maison

Pour y goûter sereins, repos et plénitude.

Le mal qui nous enserre aura moins d'expression

Et chacun pourra vivre au grand jour, sa passion.

Notre dispositif déployé comme un aigle

Donnera son ampleur à la composition.

Que l'ensemble enchaîné garde sa position.

Notre union fait sa force et nous dicte la règle.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Quand au lointain, déjà, vocifère la meute,

L'orchestre habilement frémit d'un trémolo.

La harpe cristalline accomplit un solo.

Ainsi l'inattendu peut arrêter l'émeute.

Renforçant sa puissance aux ra d'une roulade,

La symphonie éclate avec les percussions ;

Puis, allant crescendo, déroutante escalade,

Ecarte l'éventail de ses évolutions.

Tambourins bedonnants, caisses ventripotentes,

La batterie hoquette en staccatos nerveux

Où le gong ventriloque au timbre caverneux

Fait retentir l'écho des voûtes impotentes.

La moisissure rampe et ripe son poudrage.

Les rats épouvantés regagnent les fossés,

Couards, le dos courbé comme des chiens rossés

Dont un plumeau féroce époussette la rage.

Après un glissando de claires cascatelles,

La chute du cristal vire au pizzicato.

Un rayon de soleil, appassionato

Déchire la tenture et dore les patelles.

La galerie obscure aux frises dédaignées,

Dévoile peu à peu ses roses angelots

Et lorsque la timbale agite ses grelots,

Cette trémulation fait fuir les araignées.

L'épeire dans son coin s'est recroquevillée

Et ne peut résister à ce chambardement

Quand les notes tombant comme un bombardement

Décrochent du plafond sa toile chevillée.

Ric, voix de ténor

Andante, il faut plus de vent à l'harmonie.

L'anacrouse s'accroche au bras du tenuto.

Amplifiez l'accolade avec un legato.

Rompez, sostenuto, cette monotonie.

Sentez sur votre peau, cette brise joyeuse

Cavalcader soudain ; les vélins ébroués,

Les lys dépoussiérés ne sont plus rabroués

Et sur leur doux velours, passe une main soyeuse.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

L'étau du maléfice ouvre ses mandibules.

Son charme ankylosant recrache son poison.

Toute la cour frémit, sort de sa pamoison

Et l'on entend des pas courir les vestibules.

Vapeur multicolore, une aube chamarrée

Envahit les salons de mille cotillons.

La fenêtre ocellée ouvre ses croisillons

Laissant se déverser sa houle bigarrée.

La princesse s'exclame et commence à sourire

Quand elle reconnaît son cercle de galants.

Sur leur trône le roi et la reine indolents

Contemplent leurs sujets illuminés de rire.

Voluptueusement, la musique s'enchaîne

Et dans un tourbillon réanime la scène.

Puis c'est au rythme fou d'un quadrille effréné

Que l'impuissance perd son collier égrené.

Toute l'inanition se brise comme un vase,

S'effeuille en un largo, meurt pianissimo

Puis, petit à petit, dolce, dolcissimo,

Le mot répond plus riche et compose une phrase.

Aux bras d'une servante,

On vit le Grand Chambellan

Prendre tout son élan

Pour la danse suivante.

Ric a son répertoire

Pour embellir chaque recoin

Mais un grand bruit surgit au loin,

Des cris et des coups de pétoire.

Le chœur des gardes

Levez le pont-levis. Fermez herses et portes.

Ce château sera clos. Nul n'y pénétrera.

Seul, le son reproduit s'y défenestrera.

Con forte, con forte. Résistez aux cloportes !

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Borborygmes haineux des scissions et des schismes,

L'affrontement se meut en spasmes convulsifs

Où l'assaut guttural des jurons impulsifs,

Promet à l'opposant, fléaux et cataclysmes.

Au dehors, sous les murs, en embouchant sa trompe,

Le Veneur, véhément, commande le haro,

Certain qu'il pourra pendre ou soumettre au garrot,

La gent des braves gens que sa gouverne trompe.

Ric, voix de ténor

Il veut la reddition et que nos rangs se rompent.

Il aura l'addition et que nos cornets pompent

Tous les souffles des airs, tous les vents à foison.

Aux forces d'un typhon, qu'il perde sa toison !

Fortissimo ! Jouez et que tremblent les monts.

Que notre batterie assaisonne à mitraille,

Les sbires effarés grouillant sous la muraille.

Ils organisent la pagaille.

De la discorde, les semeurs,

Il ne faut pas que leurs rumeurs,

Nous fassent perdre la bataille.

Nos répliques instrumentales,

Musicales gracilités,

Amicales civilités,

S'affirmeront, monumentales.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Hostilité tonitruante,

Glapissements, béguètements,

Galimatias, caquètements,

La félonie est concluante.

Ric, voix de ténor

Il faut plus d'une dragonnade

Pour nous mettre en capilotade

Et ce n'est pas d'un beuglement

Que nous suivrons l'aveuglement.

Arrêtez vos rugissements.

Vos braillements n'ont pas de chance.

Ils n'ont ni rythme, ni cadence,

De vulgaires vagissements.

Vous êtes experts en clabauderies ;

Déblatérations, vitupérations.

Nous avons défait vos opérations

Et le canevas de vos fourberies.

Le Grand Veneur, voix de basse

Si tous les charbonniers se conduisaient en princes !

Ric, voix de ténor

Les Grands Veneurs seraient des crabes sans leurs pinces.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Mais qui peut exhumer des carats d'un charbon ?

Aucun bonimenteur, en barbe de barbon

Mais un jeune orateur qui soit à la hauteur !

Baragouins et jargons, râles et railleries,

Braiments et hurlements, cafouillis, gribouillis,

Veulent déconcerter par leurs chamailleries,

L'exquise élocution bloquant leurs gargouillis.

Ric, du haut des remparts, tout en dirigeant son orchestre, admoneste le Grand Veneur arrêté par les défenses du château.

Ric, voix de ténor

Eh bien ! Le matamore empereur des cadors,

Grogne donc dans ta soue et braille avec tes porcs !

Ici semble finir, devant cette poterne,

Tes prétentions de cuistre à l'ambition si terne.

La musique est légère et tes soudards sont lourds.

Elle s'envole au loin. Vous êtes les seuls sourds

Et tout un peuple entend quand vous n'entendez rien.

C'est à nos musiciens d'esgourder le vaurien.

Le Grand Veneur, voix de basse

Sais-tu le bûcheron que la cacophonie

Couvrira derechef, ta folle symphonie

Et de nouveau mes sorts par les lais et relais

S'abattront sans retard pour fermer ce palais.

Ric, voix de ténor

Tu peux m'invectiver et tes loups et tes louves

Pourront hurler longtemps aux berges de ces douves.

Nous sommes dans la place et nous y resterons.

Le Grand Veneur, voix de basse

Ce château périra quand nous l'infesterons.

Ric, voix de ténor

Vous vous époumonez à couvrir nos aubades.

Sermonnez vos gosiers, retirez vos salades,

Un monde plus beau naît et nous l'attesterons !

Ecoute, Grand Veneur, ce que dit la diaule.

Elle plaint tes forfaits, tes noires exactions

Et narre les méfaits de tes basses actions.

Elle gémit la nuit comme un chaton miaule.

Ecoute nos tambours, battre ton agonie,

La fin d'un criminel montant à l'échafaud.

Le printemps reviendra ; l'été deviendra chaud.

Nous ne supportons plus ta servitude honnie.

Entends nos violons désenlacer leur esse ;

Leur âme a de l'ivresse à mettre en nos flacons.

Les chatons de l'hiver aux moelleux flocons,

En pelisse de vair, caressent la déesse.

Ois donc nos pianos. C'est Orphée aimant Flore !

Quand la note exhalée aux touches du clavier

Perle comme une goutte aux plumes d'un pluvier,

C'est voir sur ton cimier une sonate éclore.

Nos cors portent au vent la splendeur montagnarde,

Les glaciers, les séracs, les névés, les torrents.

Ils n'ont jamais scellé la peine des mourants

Mais consolé la biche en inspirant le barde.

Nos guitares ont pris le cœur des andalouses.

Elles ont, des talons, enflammé le plancher

Et plus d'un fier dragon sont venus se pencher

Pour embrasser leurs seins et les rendre jalouses.

Le Grand Veneur, voix de basse

Prépare ton trépas, va déposer ta lyre.

Ton ultime repas, tu peux le consommer

Car nous allons charger, t'occire et t'assommer

Avec le casse-tête en signant ton martyre.

Ric, voix de ténor

Vous feriez mieux de fuir et de laisser les muses

Occuper le terrain, gens sans entendement

Car de la probité, nous avons l'ornement

Et nous lançons nos gants à vos faces camuses.

Le Grand Veneur, voix de basse

J'ai l'épée à la main…

Ric, voix de ténor

Et moi la cornemuse !

Le Grand Veneur, voix de basse

Tu me rendras raison ! Sors donc, colimaçon !

Ric, voix de ténor

Descend de tes arçons. Accepte la leçon.

Le fourbe s'égosille et le peuple s'amuse.

Le Grand Veneur, voix de basse

Je claironne l'assaut. Fais gaffe à tes oreilles.

Ric, voix de ténor

Tu ferais le grand saut. C'est inaccoutumé !

Je t'invite à danser à mon bal costumé.

Voilà de la musique aux notes sans pareilles.

Elle est drue, abondante, absorbante et féconde.

Elle n'est pas stérile ainsi que ton orgueil.

Repars dans ton repaire et fais enfin ton deuil.

De nos deux voix la nôtre a l'air et la faconde.

Le Grand Veneur, voix de basse

Jeunesse outrecuidante il faut de votre flamme

Eteindre les foyers et noyer les tisons.

Ric, voix de ténor

Nous avons droit aux champs pour graver nos sillons.

Notre art a des arpents débarrassés du blâme.

Le Grand Veneur, voix de basse

Ce succès va cesser aussi bref qu'éphémère.

Je m'empresse d'agir et ma trompe a du corps.

Ric, voix de ténor

Je m'abaisse à blêmir à tes faibles accords

Aux accents trémulants d'un caquet de commère.

Ric se retourne vers son orchestre et fait un ample geste circulaire.

Ric, voix de ténor

"Tutti fortissimo" que vibre notre terre.

A cette émulation, gagnons nos libertés.

Remisons aux fourreaux, glaives et cimeterres.

Embouchez la trompette et de sons répétés,

Faites grandir l'acanthe aux tresses du laurier.

Les brigands assourdis videront l'étrier.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

C'est une gerbe fantastique

Qui s'élève en distique

Eclaboussant le ciel

D'un sublime arc-en-ciel.

Un déluge harmonique

Nourri de chromatique

Estompe en ses nuances,

Sur les prés anémiques,

Sur les bois faméliques,

Pertuisanes et lances

Et leur forêt tragique.

La musique cascade

Et sautant l'estacade

Enfonce l'émotion

Comme un estramaçon,

Transperce d'estocades,

Bastilles et bastions.

Dans un spectacle incomparable,

On voit s'étendre en effusion,

Jetant partout la confusion,

Un phénomène inénarrable.

Le pessimisme se dissipe.

Echappant à l'étranglement.

La tolérance s'émancipe

Pour éblouir le firmament.

Les écureuils aux castagnettes

Choquent leurs coquilles de noix

D'un boléro scandant la voix

Pour gambiller dans les guinguettes.

D'un pic à l'autre se répondent,

Contraltos, sopranos, barytons et ténors.

Leur chant s'entend du Sud au Nord

Gonflant une marée où les banquises fondent.

Avec la force des stentors,

Protozoaires sous les mousses

Au chantier des castors,

Petit Chandernagor,

Vibre l'organe des eaux douces,

Quand s'aplatissent mille queues

Assourdissant vingt mille lieues

Sur l'océan des pousses.

C'est un concerto mémorable

A la subtile exhalaison,

Une louange à l'oraison,

Tançant l'assiégeant détestable.

Capriccios, adagios, sérénades, tangos,

Sonates, toccatas, hallucinants scherzos,

Dans leur triomphale apogée,

Ils s'emparent de l'hypogée.

L'arroi criard de l'ennemi

Croit recevoir un atémi ;

Les gigues bondissantes

Se lovent ravissantes

Où séduire est permis.

L'hymne puissant poursuit son vol,

Passe le mur, passe le col.

Sidérante et mirobolante,

C'est une fugue hantant la sente.

Le Grand Veneur en perd le souffle.

Il aimerait rivaliser

Mais il ne fait que s'enliser

Puis s'éteint comme une camoufle.

Il a trop claironné, bouffi d'apoplexie ;

Il suffoque, il halète et quittant le décor,

Extrait son âme noire à l'embout de son cor

Rendant le paysage à son ataraxie.

L'ictère ambre son foie et sa bile atrabile

S'épand sur le gazon sous l'offensive habile.

On voit se disperser sa horde épouvantable.

Le château réveillé reprend son entité

Et le monde enivré, avec sérénité

Constate qu'il s'avère à nouveau fréquentable.

Mais, comme les héros

Périssant à la tâche,

Le surin d'un apache

Perce Ric dans le dos.

La princesse venue

Lui concède un baiser,

Le voyant s'affaisser

Sur la proche avenue.

Quittant la comédie

Et ses tribulations,

L'heure est aux afflictions,

L'ode à la tragédie.

Ric, voix de ténor

Au douzième soupir, je meurs.

Ne soyez pas si malheureuse.

Ecoutez ces joyeuses rumeurs.

Toute la ville est amoureuse

Et souhaite sécher vos pleurs.

La princesse

Mes yeux ne se sont-ils ouverts à la lumière

Que pour voir son regard refermer sa bannière ?

C'est un destin cruel de voleurs et d'escrocs

Qui me ravit Eros et m'écorche en ses crocs.

Tout l'univers respire et son sauveur expire.

Le petit bûcheron traverse l'Achéron.

Je dois taire l'émoi qui le voulait élire.

Son absence est douleur à mes sens en délire.

Il emporte mon rêve aux pas d'un orphéon

Où se courbe la gloire au seuil du Panthéon.

Par delà les couchants pavoisant son empire,

De tout mon cœur saignant, je lui dis : "Adieu, Sire".

Fin du troisième acte

et fin de l'opéra

La musique
qui sauva un royaume

♓ *Conte féerique* ♓

OPERA

EN TROIS ACTES

Pièce lyrique adaptable

en comédie musicale

et pour le théâtre

- Thème et livret -

Serge LAURENT

Les rides hercyniennes

Il naît de l'érosion un monde qui s'efface
Et l'usure du temps, prospère en sédiment,
Pour gommer une image, inéluctablement,
Buriner, raboter et limer sa surface.

Mais si la plante meurt, une autre la remplace.
Ainsi de la montagne, il est un même sort
Et lorsque le vieillard s'achemine à la mort,
Il sait qu'il va survivre au dessin de sa trace.

Les rides hercyniennes



Les ballons vosgiens – Vue du Grand Ballon



La montagne du Vuache



Le regard des gemmes lacustres

Ils ont des yeux d'eau pure,
Des iris transparents
Où le flux des torrents
S'adonne à la sculpture.

Ils ont des larmes claires
Où les glaciers en pleurs
Composent les couleurs
Des infinis stellaires.

Moulant leurs améthystes,
Tous ces bijoux précieux
Sur le dôme des cieux
Sont des œuvres d'artistes.

Humectant leurs prunelles,

Dans leurs écrins gelés,

Vert et bleu capelés,

D'une pierre éternelle,

Ils tirent l'eau nouvelle

Pour leurs brocs ciselés.

Ainsi, les lacs des Pyrénées,

Parent de joyaux, les années.

Le regard des gemmes lacustres



Estany de Lanos- Pic des Bacivelles (Catalogne)



Les lacs d'Aumar et d'Aubert (Néouvielle)



Lacs de Madamète (Néouvielle)

Aux larmes des lacs

Dans ces émaux mystérieux,

Empreints d'un spleen inconsolable,
Les cieux s'étonnent, curieux,
D'y voir leur abîme insondable.

Bien des visages s'y reflètent,
Bien des images s'y complètent
Quand l'avenir dans ces miroirs
Pêche ses aubes et ses soirs.

Aux larmes des lacs



Etang long - Les lacs de Bassiès (Pyrénées)



L'étang de Guzet (Ariège)



Au bord du Lanoset (Pyrénées)

Les nuages déchirés

Nuages cotonneux veloutant la montagne,
Vous venez y peigner vos vaporeux cheveux
Quand la neige en sourdine au col vous accompagne
Où le vent garrotté, nous livre ses aveux.

Sur la crête enfumée où le roc se mutile,
Où se déchire un pan du céleste plafond,
La cime va carder une laine intactile
Pour celer le mystère en l'abîme profond.

Les nuages déchirés



Nuage à Pierre-de-Lune (Haut-Jura)



Vers le chalet du Reculet (Haut-Jura)



La montagne aux environs du lac d'Ilhéou (Hautes-Pyrénées)

Chrysalides et cocons

Quand le brouillard couvre la plaine,
C'est que le vent n'a plus d'haleine.
C'est un jour de chagrin acheminant son deuil,
Où le ciel par un chas cherche à passer un œil
Où traînant son haillon, enroulant sa guenille,
Comme la chrysalide entourant sa chenille,
La terre en son cocon, camoufle ses couleurs.

Falote sous la cendre imprimant sa pâleur,
Alors que le soleil à la cime des arbres
Accroche sa veilleuse à l'aplomb de ses marbres,
Traînant son vague à l'âme aux émois de son cœur,
La vallée en suaire étire sa longueur.

Chrysalides et cocons



Le Col d'Ilhéou et la vallée de l'Oule sous le brouillard (Pyrénées)



Brouillard d'hiver au pays basque (chemin de Compostelle)



Brouillard sur la vallée de la Vézère (Périgord)

La flore en manteau d'hermine

Une fée en passant, de son charme invisible
A changé les brasiers de l'automne en glacier.
Le sapin sommeillant, impassible échassier,
En robe d'isatis, s'interroge immobile.

La branche pendeloque et se courbe insensible,
En dessous d'une nef où brille adamantin
Le froid sceptre du gel en givre du matin
Quand l'essaim des flocons, papillonne ostensible.

La flore en manteau d'hermine



Dans la forêt du Donon



Dans la forêt de Fessevillers (Doubs)



Dans les bois - Vallon du Nant de Darbon (Haute-Savoie)

Féeries nivéales

A l'ourlet de l'hiver, sur un lé translucide,
Une larme de glace a posé son saphir
Et l'eau dans sa prison pleure après le zéphyr
Regrettant ses ébats sous le saule placide.

Quand l'appel de la bise aux élans intrépides
Invite le blizzard à demander sa main,
Sa robe nuptiale aux traînes du chemin
Fait tinter en passant ses cabochons limpides.

Et le gel s'emparant des forêts misérables
Sème des fleurs d'obier où l'on voit les sentiers
Blanchir, immaculés d'un printemps d'églantiers
Se chauffant aux tisons cramoisis des érables.

Un cerf aux grands bois bai passe dans le silence
Et tout enfin s'efface où le flocon s'élance.
Tout s'enfouit, se tait et farine à son teint,

La colline regarde un blême jour éteint.

Féeries nivéales



Retour d'hiver dans la montagne de Fessevillers (Doubs)



Sur le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port (Pyrénées)



Neige sur la forêt d'Iraty (Pays basque)

Forêts aux soupirs enchantés

Dans l'odeur de l'humus, des feuilles, des fougères,

Un long brame s'accroche aux ramures des cerfs

Et l'on entend pousser la racine et ses nerfs
Au fond des profondeurs aux ténébreux mystères.

Dessous le halo flou des combes forestières,
Un essart se parfume au fumet d'un brûlis
Où les vents de l'automne envoûtant les chablis
Invitent les gaulis à dorer leurs bannières.

Forêts aux soupirs enchantés



Hiver dans la forêt d'Aubure (Vosges)



Eté dans les monts du Somail (Cévennes)



Automne dans la forêt ariègeoise

Les cathédrales verdoyantes

Où murmure les voix des arbres tutélaires,
L'âme s'élève au chant des grands fûts constellés
Pour aller sous l'écorce aux doux yeux ocellés,
Ouïr une légende aux sèves millénaires.

Tout ce qui sourd des bois, de forces invisibles,
Tout ce qui vibre au cœur et que nos sens appellent,
Ces pavois des forêts où les cieux s'interpellent,

Nous parlent de leurs nids suspendus et paisibles.

Ainsi capturé par les ombres de ces haies,
Envoûté d'un espace où tout s'écrit en vert,
J'entends courir l'espoir sous le profond couvert,
Je vois le monde entier frémir dans ces futaies.

Où la racine creuse en secret, solitaire,
Sous la colonne en lierre où grimpe l'écureuil,
Où son rêve se berce aux trilles d'un bouvreuil,
L'homme peut s'attendrir, écouter et se taire

Et le peuple des cerfs, des biches et des faons
Peut raire au seuil du soir, sans peur des olifants.

Les cathédrales verdoyantes



Forêt 1



Forêt 2



Arbres de nos chemins

Arbres de nos chemins, racines, souvenir,
Vous avez du panache et bien de la noblesse
Quand sur vos troncs crispés, faisant front, sans faiblesse,
S'inscrit la volonté de notre devenir.

Sur le sentier de France où le vent vous caresse,
Posez tous vos semis. Soyez là pour tenir
Ce merveilleux discours tout empreint de promesse
Qui nous fait augurer d'un plus bel avenir.

De tous nos errements, hiératique témoin,
Guide sur l'horizon et qui se voit de loin,
L'arbre indique l'azur pour renoncer au doute.

Et cette banderole accrochée au soleil,

Où l'âme prend son souffle et poursuit son éveil,

S'effeuille sur nos pas pour adoucir la route.

Arbres de nos chemins



Arbres , bruyères et rhododendrons



Sous les grands arbres



Arbres et fougères

Au bonheur des bois

Abreuvé de soleil, d'eau pure et d'espérance,

J'ai rendu son salut à cet arbre penché
Dont les branchages drus sous le ciel épanché,
Ombre de son égide une sente en errance.

Sous les halliers touffus où le grand-duc hulule,
Quand s'égarent mes pas sur les lacis des bois,
Une biche m'attend où je reste sans voix.
C'est un enfant qui joue avec sa libellule.

Au bonheur des bois



Entre Pierrepont et le Bout de Haut (Calvados)



Dans les landes du Cotentin – Cap de la Hague



Sur les hauteurs de Tourlaville (Cotentin)

Sous la tutelle des arbres séculaires

Vieil arbre, tu connus autrefois la justice,
En des temps moins sereins que ces lieux où tu croîs,
Et l'air plane léger où ta cime se hisse,
Oubliant qu'il fut fait, de ton bois, une croix.

Potences et gibets consolidaient les lois
Et tes bras étendus bénissant les supplices,
On te brûla, aussi, pour des raisons factices
Car ta grandeur était celle qui sied aux rois.

Sous la tutelle des arbres séculaires



En bordure de l'anse de Kerdelan (Morbihan)



Un châtaignier de 800 ans au site de Gesvres (Pays Nantais)



L'étang des Donges près de Savenay (Brière)

Rivières aux doigts d'argent

Quand la source fredonne au creux de la doline
Emmêlant son murmure au saule échevelé,
Ses rires ondoyants en un ru fuselé
Font babiller la vie au pied de la colline.

Se chaussant de galets comme une ballerine,
Elle danse ravie en sa limpidité

Et ses veines d'azur transportent, cristallines,
Tous les sangs mélangés de notre humanité.

Rivières aux doigts d'argent



La Loire et le château de Saumur



La Loire à Saint-Florent-le-Vieil



Le Thouet à son confluent

Eaux douces
au fil du temps

Grands fleuves qui passez sur la terre endormie,
Rivières au long cours, gourds frappés d'anémie,
Artères de sang bleu jusqu'à vos confluents,
Vous ouvrez l'estuaire au seuil des océans.

Méandres tortueux, vous traînez vos paresses,

Gardant le promontoire au pied des forteresses
Et sur vos lits profonds, aux sablons langoureux,
Se bercent, nonchalants, des chalands d'amoureux.



Le Doubs en eau calme dans les gorges



La Vézère près de Laroque-Saint-Christophe (Dordogne)



Le domaine du nautonier

Le chaland nonchalant s'éloigne comme un songe
Pour s'amarrer au môle où son voyage échoit,
Où les rayons du jour quand le soleil déchoit,
Paisibles, vont border la barge qui s'allonge.

Gonflés de clapotis où la galerne brasse,
Du col de l'estuaire au bec des confluents,
Le canal abreuvé de tous ses affluents
Séduit une bélandre et sans tarder l'embrasse.

Le domaine du nautonier



Le vieux canal à Metz (Moselle)



Le Canal du Midi avant Carcassonne (Hérault)



Arbres, agrès du Morbihan

Au parvis de la mer, où les sables gravitent,
De vieil arbres chenus ombrent l'estran moiré
Et sous leurs frondaisons, dans l'odeur du poiré,
Des barques au repos, sur leurs cales, lévitent.

Ici, de blancs oiseaux, sous les coques, s'abritent,
Drapeaux du Morbihan caressés du suroît.
Sternes et cormorans, quand son souffle s'accroît,
Sous les filets tendus, comme les flots, s'agitent.

Arbres, agrès du Morbihan



Le site de l'abbaye Saint-Maurice sur la Laïta (Morbihan)



Autour de l'anse de Kerdelan (Morbihan)



Au bout de la presqu'île de Rhuys (Morbihan)

Printemps alpestre

Quand la glace craquelle et tombe sa mantille,
La montagne revêt ses atours de printemps
Où le soleil pimpant pour adoucir le temps
Habille la jonquille avec la potentille.

La renoncule boit où le ruisseau pétille,
Et parcourt des sentiers pour convaincre un chamois,
Que l'étoile de neige accrochée aux parois,
Cet edelweiss d'argent, c'est pour lui, qu'il scintille.

Printemps alpestre



Anémones soufrées au val de Moëde (Brévent)



Renoncules des montagnes au val de Moëde (Brévent)



Viola alpina au val de Moëde (Brévent)

Les estives bariolées

Quand l'été vient broder la vallée en guenilles,

Les rochers veloutés sur leurs verts édredons
Mettent, à leurs pourpoints, quelques rhododendrons
Après avoir orné l'alpage de jonquilles.

La saison dans les prés broche ses androsaces
Et sur quelques arceaux de vaux éparpillés
Transforme pour ravir nos yeux écarquillés
Les flancs de la montagne en vitraux et rosaces.

S'ébauchant sous les doigts d'habiles couturières
Perles et napperons décorent les coteaux
Où l'écaille des rocs riches de tant d'émaux
Se couvre de rubis pour en fleurir ses pierres.

Les estives bariolées



Jonquilles à la Papeterie (frontière suisse) Doubs



Androsace alpina



Massif de rhododendrons à Montafia (parc de la Vanoise)

Floralies hexagonales

Quand la nature est florescente,
Sur la colline déhiscente,
C'est un million de papillons,
En bleu, en jaune et vermillon,
Tissant une tapisserie
Pour un seigneur de Normandie
Ou bien du Roussillon.

Ainsi, saluant notre France,
Toutes les fleurs portent leur ganse,
Où le chemin met son sillon.

Floralies hexagonales